

LA VOIE AUTOCHTONE

Mon pays métis, le plus récent ouvrage de l'essayiste canadien John Saul, paraît cette semaine en français. Rencontre.

JEAN-PHILIPPE BERGERON

Selon John Saul, ce qui ferait la particularité du Canada serait la contribution décisive des Premières Nations à la définition de son modèle politique. En effet, Saul affirme que «sous l'idée communément admise d'une nation bâtie selon les principes de la tradition européenne, existe une civilisation aux racines autochtones fortes». En recherchant un constant équilibre entre l'individu et le groupe, la pensée autochtone aurait fait en sorte d'échapper à un «État-nation monolithique». Cet équilibre né d'une pratique de la «rencontre» propre aux premiers occupants du territoire, Saul la définit comme celle de «cercle englobant».

Ce concept s'opposerait «à l'idéal colonial - la recherche d'un éden perdu - mis de l'avant aussi bien par les Français que les Britanniques». La tradition autochtone, poursuit Saul, propose «une notion du consensus (fondée sur l'oralité et la mémoire) tout autre que

celle primant dans la méthodologie occidentale.» Le Canada, dès lors, se serait constitué une identité échappant, au moins en partie, au libéralisme anglo-saxon et aux conceptions des Lumières. Saul propose d'une certaine façon une nouvelle mythologie, un nouveau récit fondateur.

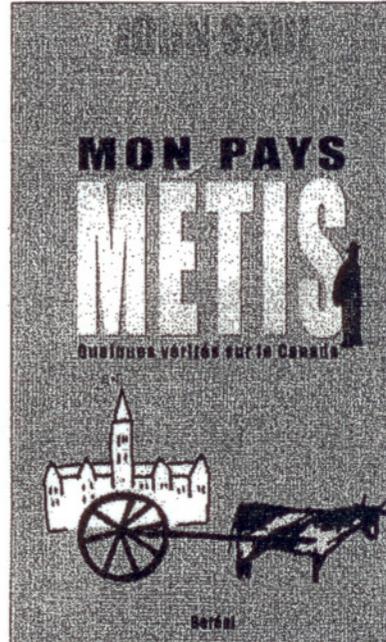
C'est tout l'inconscient collectif qu'il met ici en jeu. Le modèle canadien est «le contraire du concept européen de *melting pot*: il adopte plutôt la

philosophie du groupe originel, une philosophie qui repose sur l'interdépendance». En ce sens, Saul pourra en étonner plusieurs lorsqu'il donne au célèbre «Paix, bien-être et bon gouvernement» quelques explications qui, au final, marqueraient la différence canadienne en la liant «aux valeurs d'inspiration autochtone».

John Saul, bien qu'il insiste d'abord sur l'expérience capitale de la construction «d'un pays pacifique», regrette toutefois une «élite politique qui démissionne et faillit à la tâche face aux grands enjeux contemporains.» La crise financière et économique mondiale qu'il avait «prédite» dans *Mort de la globalisation* lui donne ici raison. Cette crise devrait pourtant être l'occasion d'une redéfinition du capitalisme. Et c'est du côté des États-Unis et du président Obama qu'il faut selon lui tourner les yeux.

Bien qu'il salue au passage le travail des commissaires Bouchard et Taylor, Saul décline plusieurs échecs retentissants dus à des leaders politiques inefficaces et dépourvus de vision: lutte contre la pauvreté, liquidation de plusieurs industries, administration accumulant bavures et obstacles bureaucratiques.

Il demeure tout de même confiant, entre autres grâce à cette «élite autochtone» qui pourra influencer



positivement sur les politiques futures. Il en appelle à plus d'imagination, à un «cercle d'équité» permettant un «projet délibéré de civilisation». Il invite aussi à une grande curiosité des Canadiens, tant dans la découverte de leur propre territoire que dans une véritable rencontre avec l'autre, entre autochtones et nouveaux arrivants, par exemple. Ces dialogues s'avèrent, pour Saul, nécessaires à la création d'un destin commun véritablement porteurs de sens.

John Saul
Mon pays métis
Boréal, 345 p.